

Présentation

Création adaptée de la pièce de William Shakespeare

Adaptation et mise en scène : Maïlys Castets

Avec : Yoann Fayolle, Marie-Aude Forissier,

Christina Pontet

Scénographie : Christian Castets

Conception musicale : Yoann Fayolle

Durée : 1h30

Les pièces de Shakespeare ont cette capacité de traverser les siècles parce qu'elles savent ouvrir des mondes infiniment proches de nous, de nos pulsions, de nos failles. Dans la fulgurance intemporelle de l'écriture, l'amour se glisse vers nous comme le funambule sur son fil, avec les forces démultipliées de l'intime et du sublime. Mais le dramaturge, en nous tendant ce miroir fascinant, nous tend aussi plusieurs pièges. Car puisque la vie est un théâtre, quelle est la part d'illusion dans ce qui nous consume ?

Aux sources du projet...

Au début, il est toujours heureusement question d'un désir. De cette étincelle qui déclenche l'énergie, le mouvement, la passion. Shakespeare nous faisait de l'oeil depuis longtemps. Comment croiser nos histoires pour tisser un lien nouveau avec cet immense dramaturge, et tenter de rendre, avec ce que nous sommes, l'immense force vivante de ces pièces ? L'une d'elles, parce qu'elle cristallise et transcende la passion amoureuse, parce qu'elle a traversé les siècles et fut maintes fois adaptée ou transposée, nous paraissait justement très appropriée pour aller à la rencontre de notre jeune public.

On ne peut pas créer une énième version de *Roméo et Juliette* sans chercher à trouver à travers elle une résonance. Shakespeare le permet, et c'est notamment en cela sans doute que réside son génie : créer cet espace immense entre l'humain et l'inhumain, dans lequel toute génération, toute histoire, tout questionnement peut trouver sa vibration, son écho, son chemin propre... Pour trouver le fil conducteur de notre mise en scène, nous nous sommes donc plongés dans une analyse minutieuse de l'oeuvre, et nous l'avons malaxée, scrutée, décortiquée...

La pièce de Shakespeare se compose de variations infinies d'éléments contraires qui fusionnent pour atteindre au sublime. C'est d'abord le cas pour nos deux amoureux, ces deux ennemis métamorphosés par leurs sentiments. Mais c'est aussi le cas pour l'intigue entière, qui, au-delà des crimes et du sang, s'achève tout de même par cet acte de paix symbolique entre les deux familles.

De manière plus évidente, on peut s'émerveiller de cette jonglerie toute shakespearienne qui consiste à mêler le sublime au grotesque, les plaisanteries graveleuses à l'ivresse poétique. Le dramaturge sait nous montrer la grâce, tout en nous faisant rire.

Observons par exemple les réprimandes que Frère Laurent adresse à Roméo en plein émoi amoureux, ou bien les paroles de Mercutio au moment de sa propre mort. Ou encore, toutes les interventions de cette curieuse Nourrice, à la fois chaperon et « maquerelle ». On pourrait encore citer, pour montrer l'opposition des registres, les bavardages des musiciens venus jouer pour les noces tragiques de Juliette.

Les oxymores en particulier sont omniprésents, et tressent entre eux une immense toile en clair-obscur. Shakespeare ne cesse de fusionner les champs lexicaux de l'obscurité et de la lumière. Le thème des astres, à la fois symbole de la grâce divine étoilée et de la fatalité sombre qui anéantit les deux amants, en est le plus parfait exemple.

Mais Shakespeare ne s'arrête pas là : à travers, notamment, le personnage de Mercutio, il tend un miroir inversé de la passion, où l'amour physique et trivial y a aussi sa place. De par ce prisme, l'auteur se donne ainsi la possibilité de l'ironie, et nous interroge : de quelle vraie nature sont ces sentiments si incandescents et ravageurs ?

« Les amants sont là, légers comme des plumes. Ils pourraient s'étendre sur la toile d'araignée, qui folâtre dans l'air espiègle de l'été, sans avoir peur de tomber, tant est légère l'illusion de l'amour. » Roméo et Juliette, Shakespeare

Dès lors, une question nous a hanté : au-delà de ses enjeux esthétiques ou rythmiques, pourquoi l'auteur a-t-il cherché tant de contrastes, provoqué tant de rencontres impossibles ? Hélas ! Semble-t-il nous dire en filigrane tout au long de sa pièce, c'est peut-être justement parce qu'elle est illusion, cette part mystérieuse du cœur éveillé – ou aveuglé - qu'elle en est d'autant plus belle...

Et c'est dans ce noeud génial que se ficelle la puissance du drame, et son incroyable intemporalité. Car le rêve, l'illusion, font depuis toujours intimement partie de l'être.

« Nous sommes de l'étoffe dont sont faits les rêves, et notre petite vie est cernée de sommeil. » La Tempête, Shakespeare

Une fois saisie cette clé de l'illusion pour l'interprétation de l'oeuvre, il nous suffisait de trouver comment la mettre en scène, et orienter nos choix dramaturgiques tout en restant le plus fidèle possible au texte et à la trame de Shakespeare. Une idée nous est venue : utiliser le processus de mise en abîme pour faire en sorte que l'illusion théâtrale devienne le miroir de l'illusion amoureuse. En effet, pour l'une comme pour l'autre, on a envie d'y croire, on se laisse entraîner corps et âme, mais la réalité nous revient tôt ou tard en pleine face, avec espérons-le, suffisamment d'humour noir pour pouvoir tout de même en rire, à la façon de Shakespeare...

Scénographiquement, nous avons donc besoin de trouver un décor symbolique qui nous permette à la fois de :

- représenter les différents espaces concrets de la fiction
- mettre en écrin la transcendance de la passion
- rendre sensible l'esthétique du clair-obscur shakespearien
- filer notre métaphore de l'illusion théâtrale et amoureuse

C'est en cela que l'utilisation du miroir nous est apparue comme évidente dès le début de la création. À la fois haut symbole des apparences trompeuses et de la limite entre ce qu'on croit saisir et ce qui nous échappe, le miroir nous permettait aussi de métamorphoser rapidement les espaces scéniques en passant de l'onirique à l'inquiétant, du paysage au tableau de peintre, d'une galerie des glaces à une question métaphysique...

Et surtout, il laisse libre cours à l'imagination du spectateur, ce qui compte plus que tout pour nous.

Comme complice de ces miroirs magiques, un grand voile de tulle noir coupe le plateau dans sa longueur, et nous permet de séparer les différents espaces de la fiction. Il est aussi un atout précieux pour les lumières et l'utilisation du son, qui dans leurs combinaisons, participent aussi de cette jonglerie continuelle entre ombre et lumière, réalité et fiction, illusion et désillusion...

Mais pour tenir le fil conducteur de cette dramaturgie en mise en abîme, il nous est apparu nécessaire de trouver un personnage qui permettrait de casser le quatrième mur et interagir avec le public. Il nous fallait un personnage décalé, théâtral, qui sourirait de cette histoire tragique, un masque perturbateur, énigmatique et troublant, un de ces personnages chers à Shakespeare justement parce qu'il nous met en face de nos faiblesses, de nos limites, de notre ridicule... Il n'a pas fallu chercher loin : le personnage de Mercutio avait déjà toute cette force d'ironie et de plaisanterie dans la pièce de Shakespeare. Nous l'avons simplement renforcé en le chargeant du prologue et de différents moments de transitions qui sont devenus, au fur et à mesure du travail, des instants de trêve pour respirer, sourire, réfléchir, s'évader peut-être...

Malgré tout, certaines choses échapperont peut-être encore au spectateur, et tant mieux. Car le mystère est sans doute, dans l'art comme dans la vie, le premier des chemins vers nous-mêmes... Et Mercutio, ce fantasque fantôme sorti d'une malle de Commedia dell'Arte, semble nous le dire à l'oreille : « All the world's a stage, and all the men and women merely players.»...

Mailys Castets
Metteur en scène